

Note sur les ruines situées au lieu dit « Sidi Samegram »

Sur un promontoire rocheux, situé, à vol d'oiseau, à $\frac{1}{4}$ kilomètres ouest de l'embouchure de la Tafna (1) et dominant la mer à une hauteur moyenne de 30 mètres, on remarque des ruines qui laissent supposer qu'une ville importante a existé sur cet emplacement oublié ; seule y subsiste aujourd'hui la modeste haouita de « Sidi Djama Agharem ». La koubba, de dimensions très réduites, fait une tache blanche sur un sol noirci ; des pèlerins la visitent, mais ils sont rares et isolés, en raison peut-être de l'accès difficile du lieu, dont l'exiguité ne permet, en outre, aucun rassemblement important.

J'ai vu, une fois, Sid Aïssa, notable vénérable de la région, gravir, à la tombée du jour, le sentier périlleux établi sur le flanc des falaises abruptes ; son retour, dans l'obscurité, était envisagé avec beaucoup de craintes par ses collègues de la djemâa, à tel point que deux jeunes gens agiles furent envoyés, munis de lanternes, pour lui signaler le chemin. Répondant aux reproches que je lui adressais sur sa témérité, mon ami Aïssa me fit simplement connaître qu'il avait tenu à allumer, sur le tombeau du saint, une bougie qui brûlerait toute la nuit. Dans le soir mélancolique, que troublaient uniquement

(1) La distance est la même de cette embouchure aux ruines de Siga-Takembrit.

le clapotis des vagues sur la grève, et les conversations étouffées des indigènes autour des braises du cafetier maure ambulante, je rêvais d'une ville endormie, dont le havre était signalé aux navigateurs retardés par le bon cheick à barbe blanche, prêtre d'un temple de Mèsha ou de Kamosh.

Dans son ouvrage *Nédromah et les Traras*, R. Basset écrit sur la haouita de Sidi Djama Agharem : « on raconte qu'au-dessus de la Koubba est une ville arabe dont il est resté des ruines, mais la plus grande partie a glissé dans la mer. Le nom de ce personnage est assez singulier. Il signifie : « Monseigneur de la Mosquée de la ville ».

Les ruines s'étendent sur des milliers de mètres carrés ; la pointe sur laquelle on les retrouve est battue par les flots et il est fort vraisemblable qu'au cours des siècles, une partie des terres s'est effondrée dans la mer. Le roc est parfois très friable ; ainsi, il est possible que des abris creusés dans la falaise au niveau des eaux, reliés à la ville par des escaliers souterrains, aient hâté ce travail de destruction locale. Dans une anse, un petit îlot présente des cavités aux formes régulières ; les indigènes prétendent qu'on doit y voir les vestiges d'anciens silos. Il se pourrait cependant que ces trous arrondis aient été creusés par le frottement des galets sans cesse roulés par les vagues pendant les mers agitées. Quoiqu'il en soit, d'autres peuples, avant les Berbères de la région, ont habité cette ville. Rien n'émerge du sol, mais, au ras de la terre, on distingue nettement les fondations en pierres des maisons, le tracé régulier des rues et, au Sud, les assises de puissants remparts troués par une grande porte (1). Des débris innombrables de poteries anciennes jonchent le sol. En creusant dans l'intérieur d'une maison, à une pro-

(1) Ces constructions solides sont loin de rappeler les ruines arabes de Honaï ou de Mansourah.

fondeur de 25 à 30 centimètres, le squelette d'un homme est apparu, les jambes repliées jusqu'au menton.

A quelques centaines de mètres dans le Sud, à la hauteur de la plage des Zouanifs, est un vieux cimetière, aux tombes délabrées, abandonné depuis fort longtemps.

Plus loin, dans l'Ouest, distant d'environ trois kilomètres, se trouve, sur le bord de la mer un lieu dit « Souk Akdim » : le vieux marché. Comme la ville et le cimetière il serait déserté depuis un temps immémorial. Il est curieux de constater combien la tradition s'est conservée : bien que l'accès en soit malaisé un indigène m'y a conduit sans hésitation, mais les pluies et les vents de tempête ont tout balayé et je n'ai pas recueilli le moindre vestige (1).

Quelle était cette ancienne ville ? On pourrait songer, peut-être, à la « Mès » de Scylax, qui fut probablement un comptoir phénicien ou carthaginois qu'on ne saurait identifier avec Portus Sigensis ou Akra. On retrouverait ici la conception phénicienne : établissement sur un cap permettant la création de deux ports avec des orientations opposées. Toutefois cette supposition est fragile et l'on ne peut s'y arrêter longuement. Par contre, il me paraît probable que nous nous trouvons en présence des ruines de « Siga Municipium » ; cette ville est nettement signalée dans l'*Itinéraire d'Antonin* comme étant à 4 kilom. 500 de Portus Sigensis (Rachgoun) et à 12 kilomètres de Portus Caecili (Mersa Ourdania). Mac Carthy l'a confondue avec les ruines de l'ancienne Siga, le Takembrit actuel, sur les bords de la Tafna ; cet historien semble ne s'être livré à cette supposition qu'à contre-cœur, sachant bien que l'*Itinéraire* n'indiquait que les villes du Littoral, mais ignorant lui-même les vestiges de Sidi Samegram.

Le géographe de Ravenne nous la signale à son tour.

(1) On peut supposer que sur ce marché étaient apportées les récoltes abondantes du plateau de Sidi Yacoub.

Siga Municipium a-t-elle donc été, à l'origine, un comptoir sémitique (1), rival autorisé des comptoirs phéniciens de Rachgoun et Ourdania et se repérant de loin par le pic voisin du Djebel Keltoun (364 m.) ? Si l'on admet que, plus tard, l'embouchure de la Tafna était commandée par une forteresse carthaginoise, a-t-elle été le port par où les tribus de l'intérieur trafiquaient avec Rome ? Par la vallée de la Tafna et par Takembrit son accès est, en effet, très facile et préférable à Camrata, Ourdania ou Honai. A-t-elle remplacé Siga Takembrit que Strabon trouve en ruines en l'an 18 ? Sa situation est incontestablement plus salubre que les bords de la Tafna, infestés de paludisme ; de plus, elle est au débouché d'une petite vallée fertile dont les pentes sont, aujourd'hui encore, couvertes de vergers et où les sources sont fraîches et abondantes : cette riante végétation et la mer compensaient ainsi tout ce que l'agglomération, pressée sur un rocher noir, pouvait avoir de nostalgique en son isolement triste et en sa rudesse sauvage.

Des fouilles peu profondes, découvrant des pierres et des inscriptions, lèveraient vraisemblablement un coin du large voile derrière lequel dort encore l'histoire mystérieuse des temps anciens de l'Algérie.

TEISSIER.

(1) Sous les règnes de Salomon et Achab, alliés à Hiram et Ithobaal, des colonies semblables auraient pu être établies sur la côte et, particulièrement dans cette région, à Sidi Noé, à l'Ouest de Honai, ainsi qu'à Sidi Youcha, à l'Est de Nemours, où une grande koubba est encore visitée à la fois par les Arabes et les Israélites.